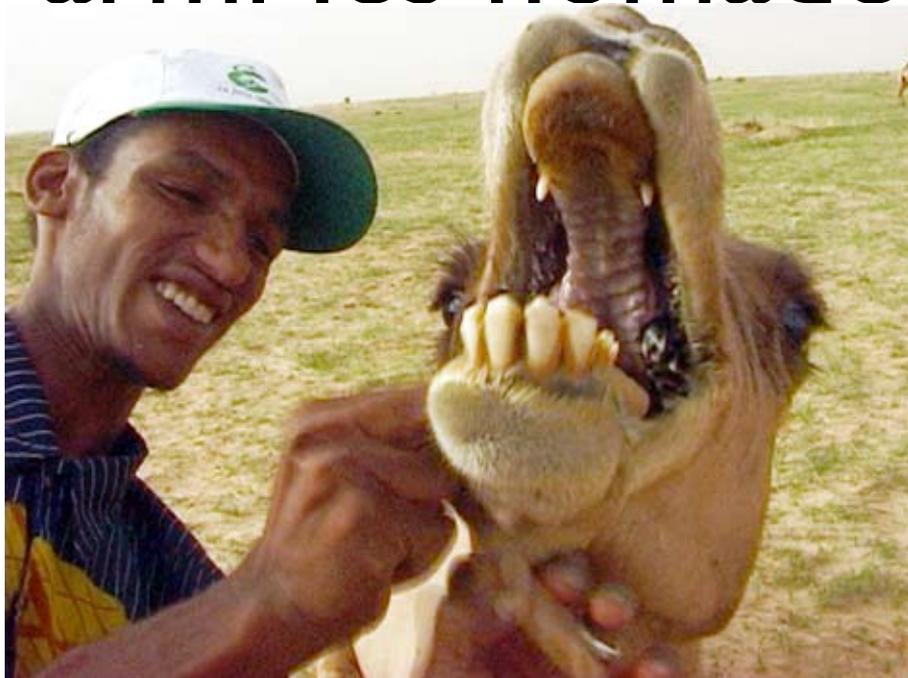


Parmi les nomades



par Julian Richards

10 Woodville Road
London E17 7EP, Royaume Uni

Ligne fixe: +44 (0)20 8503 6018
Portable: +44 (0)7958 177 924

Email: julian@julian-richards.co.uk
Site web: www.julian-richards.co.uk

Durée: 120 minutes

En moins que trente mots

Un recueillement intime mais peu romantique des éleveurs touaregs du Sahara.

Synopsis [anglais]

« Parmi les nomades » opens with an elderly Tuareg man predicting that none of his people will still be living as nomads in fifty years' time. It contemplates the everyday labour of desert nomads with an intimate but unromantic eye. There is no narrator: instead, Tuareg people speak of their hardships, their distaste for city living and the nomad's fierce love of liberty and open spaces. Extraordinary feats break in, too: an invasion of locusts, the castration of an angry adult camel and the inspection of a well bottom by a man dangling from 65-metre ropes. This is not an anthropological study but an individual film-maker's response to the rhythms, dramas and personalities of a family, a way of life and a place.

Photos de plateau

On peut voir des photos de plateau de « Parmi les nomades » (images de vidéo) à :

http://julian-richards.co.uk/doc_thumb_frameset.html

Images à résolution d'imprimerie sont disponibles sur demande.

Synopsis complet

Chapitre I de DVD: Prologue: un vieux parle de la fin du nomadisme

En plein désert, un vieil homme enturbanné, la peau tannée, est assis à côté d'une tente. Il écoute la question d'un interviewer hésitant anglais, hors cadre, traduit en français par un autre: Y aura-t-il toujours des nomades dans cinquante ans? Sans hésiter le vieux répond non, car les difficultés rencontrées par les nomades sont trop importantes et les facilités qu'offrent les villes sont trop plaisantes.

2:Titre

3:Tirer l'eau du puits

Reflot d'eau, dans l'obscurité un seau en peau jailli à la lumière. Sortie de plan du seau. Au-dessus, le travail des hommes et des animaux ne cesse jamais. Transporter des sacs, remplir des tonneaux, abreuver le bétail; avec l'eau de ce puits on donne aux hommes aussi à boire.

4: Ediar et Mattahel

Une bâtisse au ras du sol, couleur terre avec des fenêtres minuscules et devant elle des tissus bariolés aux couleurs vives gonflent avec le vent. Des hommes assis à l'abri d'une tente parlent en tamacheq, leur langue local. Ils se plaignent de certains comportements. A l'intérieure d'une chambre l'un d'entre eux se présente en français: il s'appelle Mattahel, professeur à retrait et nomade sédentarisé; nous sommes dans la région de Tombouctou, au Mali, en l'Afrique Occidentale. Mattahel évoque les améliorations de la vie nomade depuis son enfance, lui, qui est né dans les années 30. Ses parents n'ont pas connu la modernité. Chez lui on portait des tissus fait main, on ne mangeait des céréales que pendant trois mois de l'année; pour la plupart on ne mangeait que la production familiale – du fromage, du yaourt et la viande de leur animaux.

5: Déménagement

Dans la plénitude du désert, sous un ciel couvert, des hommes s'affairent à leurs taches

en liant ensemble des batteries de cuisine, chaudronniers, couvertures, poteaux, tente et réservoirs d'eau. Les chameaux portent le poids d'une vie de nomade. Vision subjective du voyageur à dos de chameau. Une fois la charge prête, femmes et enfants montent sur une plate-forme arrangée pour le voyage. Les chameaux se suivent à la queue leu leu ; un trait se forme pour partir dans le désert. Les nomades affrontent le désert venteux et brumeux.

6: Mattahel parle de la sédentarisation

Retour dans la chambre. Le vieux Mattahel évoque ce qu'il a gagné et ce qu'il perdu en se sédentarisant. Parfois le nomadisme lui manque ; fini tous ces changements paysage. Mais il fustige le comportement des les nomades de sa famille que se sont sédentarisés avec lui, le manque d'hygiène et le manque de respect de l'environnement ne lui plaisent pas. Ils devraient nettoyer derrière eux, dit-il. Parmi les regrets de sa vie de nomade Mattahel explique que ses animaux souffrent eux aussi du manque de voyage. Auparavant les vaches de Mattahel ne dormaient que sur des espaces toujours nouveaux et donc propres. Mais Mattahel peut désormais posséder plus des biens et ne doit plus charger et décharger continuellement ses chameaux.

7: Arrivée au nouveau camp

La famille nomade a enfin atteint son nouveau campement. Déchargement des chameaux, coupe de petites branches pour dresser la tente. Un travail dévolu aux femmes, sous un ciel lourd accompagné d'un vent fort elles creusent à mains nues des trous dans le sable pour y planter les mats des tentes.

8: Traire

Des bébés jouent dans un fût de métal rouillé. En fond un troupeau de moutons se rassemble. On traite les brebis pour le déjeuner. Les agneaux, eux sont lâchés dans un cercle constitué de broussailles épineuses. Passage éclair des agneaux blanches devant la camera : Les jeunes recherchent leur mère désespérément et inversement les mères cherchent leurs petits. Les animaux s'interpellent avec leur bêlement en fugue.

9: Boucherie

L'un des nomades se tient près de l'agneau dont il vient de couper la gorge. En tamacheq il dit à son voisin (hors cadre) que le cinéaste à une apparente fascination pour les activités des nomades. Il dépèce l'agneau. Autour les commentaires vont bon train. L'un explique en français l'importance des gestes accomplis car c'est une tradition que les enfants doivent apprendre. La carcasse est accrochée à un arbre pendant qu'un autre homme aide à dépecer l'animal avant de vider les abats et les couper en morceaux. Les abats sont soigneusement posés de côté et lavés. Les hommes prennent à la main des morceaux de viande rôtie d'un bol en métal. L'un extirpe la viande l'autre la coupe. Les hommes se reposent accroupis alors que d'autres sont allongés sur des couvertures. Autour du bol ils plaisantent en mangeant.

10: Interview de nomades

Un homme écoute une question, il est de profil dans la pénombre pendant que des chameaux passent au loin sous un soleil éblouissant. Il explique en tamacheq ce qui caractérise une bonne année ou une mauvaise année. Il analyse la perspective d'une vie plus confortable en ville, pensant que cela pourrait être séduisant mais pas écrasante.

I 1 : Les sauterelles et la vie au campement

Des nuages de sauterelles volent au-dessus du paysage alors que d'autres couvrent le sol. Un homme rassemble les moutons. Un autre se repose en dehors d'une tente, tissant patiemment des chutes de corde pour en faire une longue ficelle. On entend des voix en tamacheq (hors champ) qui discutent de leurs animaux, de leurs voisins, du cinéaste, et de la nourriture. Une femme observe nerveusement. Des chameaux sous un petit arbre cherchent l'ombre inexistante d'un soleil de midi. On voit une bande de l'extérieur du désert sous le bord de la toile de tente ; on voit les pieds d'une femme marchant à l'extérieure entraînant des petits souffles du sable. Des femmes tissent de la paille en tamis pour faire du fromage. Le soir, les chameaux s'accouplent bruyamment. Le soleil se couche. Dans l'obscurité, des jeunes hommes brûlent les dernières plumes de la carcasse d'un grand oiseau en le tenant au-dessus d'un feu. Puis, à travers la lueur d'une lampe de poche, nous les voyons l'étriper.

I 2 : Vermifuger des chameaux

Mattahel et un homme plus jeune marchent en plein désert. Une voiture les dépasse à toute allure. Ils mettent des pilules dans la bouche des chameaux et alors ils forcent les bêtes à boire de l'eau pour qu'ils avalent le produit. Les chameaux résistent violemment, le berger lutte pour que les chameaux se soumettent alors qu'ils se tordent dans des formes bizarres afin d'échapper.

I 3 : Mohamed Ali parle la ville et la campagne

L'homme plus jeune de la scène précédente s'assied à l'intérieur d'une pièce. Il se présente en anglais étant Mohamed Ali. Il est l'un des fils de Mattahel et aussi directeur de programme pour Oxfam. Il explique pourquoi il aime tellement la vie des nomades : Pour lui la nourriture a un goût meilleur et sa vision n'est pas obstruée. En ville, les gens sont toujours inquiets, difficiles à croire et souffrent de la pollution. Avec les nomades il a confiance, peut dire ce qu'il pense, et la vie y est plus simple.

I 4 : Pause autour d'un pot de lait et changement de pneu

En plein air, le soir, Mattahel et Mohamed Ali se reposent sur des couvertures et un parent nomade leur sert du lait. Un autre homme vêtu d'un T-shirt et d'un short change une roue de voiture. Au loin un autre nomade, rassemblant des moutons.

I 5 : Castration d'un chameau

Plan séquence sur la castration du chameau. On lie fortement les mâchoires d'un chameau, maîtrise sa tête, attache ses jambes, et cinq hommes l'allonge sur le côté afin que l'un d'eux puisse inciser son scrotum avec un rasoir. Cet homme retire les testicules et les amène jusqu'à ce que les tubes se cassent, pendant que le chameau hurle et gémit. L'opération fini, le chameau est délié par les hommes, eux se lavent les mains et plaisantent au sujet de l'opération en français et tamacheq.

I 6 : Mattahel parle des puits

Un garçon responsable de deux ânes près du puits regarde la camera l'air gêné. Il conduit ses animaux au puits. Dans l'interview, Mattahel montre sa fureur quant à l'état peu développé pour puiser de l'eau avec des seaux en peaux et des poulies. En colère il dit que la nourriture, l'habillement, le transport et la médecine pour son peuple ont suivi les voies de la modernité mais quand il s'agit d'obtenir de l'eau, « nous sommes dans un état primitif ».

17: Descente du puits

Un homme accroupit sur le sol fait des noeuds sur une corde usée. Une foule d'hommes marche vers le puits et s'amasse autour de lui. Au sol, l'homme vérifie la longueur de la corde. Il fait une boucle à la corde juste à côté du puits, enlève ses vêtements, monte dans les boucles et se dresse sur le bord du puits. La corde passe au-dessus de la poulie et une équipe d'hommes tient l'autre extrémité de la corde tendue. L'homme, Mohamed Ali et Mattahel donnent en même temps les ordres en tamacheq. L'équipe font descendre l'homme dans le puits au bout de la corde. Regard subjectif de la caméra qui regarde dans le puits pour suivre la descente. On entend les échos de ses cris pendant qu'il tourne lentement comme suspendu dans l'espace. Les autres regardent en bas et rient de la situation difficile du puisatier. Ils le hissent hors du puits revenant à lumière, l'homme s'accroche à poulie. Reconnaisant envers ses camarades il pose ses pieds sur le bord du puits. Il raconte à Mattahel et Mohamed Ali en hassaniya l'état du fond du puits.

18: Du temps tranquille

Le puisatier à nouveau habillé accompli gestes rituels de la prière musulmane. On voit un homme et un garçon à l'horizon, l'homme montre quelque chose au loin. Au crépuscule, la camera suit un jeune homme marchant devant une famille s'asseyant près de leur tente. Le jeune homme court vers un troupeau de chameau et lance un bâton vers eux.

19: Un vieux parle de ce qui sera perdu

Le vieux qui a ouvert le film parle de ce qu'il aime dans la vie nomade, pourquoi il continue à vivre en tant que nomade en dépit des difficultés d'une telle vie, et les ennuis rencontrés en ville. A la question de ce qui sera perdu si la vie nomade disparaît il répond que les nomades n'ont rien d'autre que les animaux et les techniques pour les élever. Il pense aussi que les nomades perdront la liberté, l'air pur, la beauté qu'ils vénèrent et le plaisir de se promener sur des dunes verdoyantes.

20: Générique et chant de nuit

Mot du réalisateur [anglais]

I felt rather lost while I was recording the sequences for this documentary. It wasn't the film I had been planning to make, and at that time there were very good personal reasons for me to be in England and not in Mali at all, but the opportunity to visit the nomads as their guest, expressly to make a film, was one I couldn't pass up. So I found myself in the desert, the nomads' life going on mundanely around me, and I couldn't work out what I should be doing. Where was the story? Where was the structure?

I felt that the rewards of this priceless opportunity were slipping away through my fingers and that – once again – I had set myself a challenge only to find myself, for reasons I couldn't work out, not suited to meeting it. I thought gloomily of the disappointing results of a disappointing art degree course I had completed the year before, of the hope with which I had come with my wife – an English journalist who specialises in reporting from Africa – to Ivory Coast at the beginning of 2004 and in April on to Mali, to establish a career for myself as a photojournalist and video cameraman. The photography had gone quite well, and my next goal was to make a piece that would conform to the norms of television documentary. But my trip to the desert seemed to be sliding into an embarrassing, inexplicable, unforgivable failure.

Then I remembered a film I had seen a little of in a London art gallery a few years earlier: Alexander Sokurov's *Spiritual Voices*, a five-hour documentary about Russian soldiers at a mountain frontier post on the border of Tajikistan and Afghanistan. In the part I saw, at least, very little happens. The men live a hard, basic existence, on which the camera dwells, the astonishing mountain landscape appearing only in the background, the video images denying it much beauty even then. If I was happy to watch that film, I thought, then this situation offers me at least as much as Sokurov had. So I stopped worrying about the story and the structure, and thought simply about making sequences that showed me things I wanted to watch. If I started to record, I kept going, moving around the subject, changing angle, coming closer, pulling back, or simply keeping a steady frame on the action, for as long as the flow of images remained engaging.

I went back to England and some months later began to edit. For a long time I tried to trim and weave my material into that standard form that I had had in mind before I went to the desert. I persuaded myself I could distil a theme, set a cracking pace and hold it all together with a voiceover. But the result was unconvincing. So I watched through all the footage again and tried to discern the film was that was already in there, waiting to show itself, if only I would accept it. I remembered why I had recorded it the way I had. I picked out the things that I never tired of watching and the things that communicated something pithy and gave them the time they needed to say what they had to say. It seems to have worked.

Notes de production [anglais]

On 4 August, 2004, about dawn, Mohamed Ali Ag Mattahel's pickup truck, a well-travelled white Toyota Hilux, pulled up outside my house in Bamako, the capital of Mali, as planned. Mohamed Ali's brother, Jamal, loaded my bags in the back, squashed tight beneath rope webbing. We drove out of town across the submersible bridge over the river Niger and took the road to Ségou. Jamal was driving; he was a driver by profession. Mohamed Ali, Oxfam's regional pastoralism programme manager, took the front passenger seat. In the back seat, Bakary, who worked for Mohamed Ali, Jamal's teenage brother-in-law Hassani, and Mohamed Ali's younger teenage son Baba, squeezed me half off the seat against the door in

an extremely uncomfortable position. Sitting on a stack of towels made the edge of the seat less painful on my behind, but the extra height meant that my head hit the bodywork unless I kept my neck craned awkwardly.

The journey took three days. From Ségou we crossed over the Niger again by the dam at Markala. The tarmac ran out at Niono, and the earth road ran north along the canal. Then we left the road and drove across a perfectly flat landscape, following a track between trees and bushes growing in sandy soil. Darkness fell and we drove on for a few hours until we came to a small settlement, where we were welcomed by a man Jamal knew. As there was no light except for torches and a small lantern, the stars were bright. We lay on rugs in a fenced-off area in front of a house and I fell asleep. I woke up when we were brought pasta and milk, and after eating we all slept again. Before dawn we got up and set off again. We reached Bassikounou, in Mauritania, where Jamal lives. Jamal spent the day disassembling and reassembling the gearbox. Leaving Bakary there, we set off again before dawn the next day, as Jamal and Mohamed Ali were worried about the engine overheating if we drove in the middle of the day. Heading east, back in Malian territory, the track passed into the more arid zone of the southern Sahara desert where we were to spend the next three weeks: light-coloured sand, occasional thorny trees and bushes, and, improbably, thin grass. When a puncture stopped us for a while, I dug a little way into the sand. It was damp beneath the surface, as the rainy season had started. Eventually we reached Édiar, the settlement where Mohamed Ali and Jamal's father, Mattahel, lives, a spot roughly two hundred kilometres west of Timbuktu – N 16° 37.388', W 4° 55.044', if you want to find it on a map, in the *commune rurale* (country borough) of Ras El Ma.

I first met Mohamed Ali when my wife, Lara Pawson, an Englishwoman then working for the BBC World Service Africa Service in Mali, interviewed him about the problems of water supply in that country. I thought that the process of desertification, and how people cope with it, would be a good subject for a documentary: a human story with a scientific angle and lots of visual possibilities. Mohamed Ali is from the nomadic Tuareg people who live in and around the desert, and through his job he is in contact with agricultural communities throughout the region, so I asked him if he could help me find locations and make contacts for the documentary. Instead, one day he came to our house and told me he was going to take me to the desert to see how nomads live. He later told me I would need to bring a camp bed and a transformer so that I could charge my camera batteries from the car battery, but otherwise he proved rather elusive before our departure, so I knew very little about what I would be seeing.

At Édiar I recorded the working of the family well, interviewed Mohamed Ali and his father and observed them giving worming pills to Mohamed Ali's camels, which are looked after by his family. Then we set off to spend some time with their nomadic relatives. Mohamed Ali dropped me off at a camp just as they were loading up the camels to move. As none of them spoke French or English, and I spoke no Tamashek, he told me to mime drinking if I was thirsty, and then left. I recorded the loading, then was shown my camel. We set off, myself with camera in hand, for several hours across the desert to a place where there was fresh pasture. Mohamed Ali was already there, with the car. I forgot his instructions on what to do when the camel knelt down to allow me to get off – it kneels with its front legs first, so you have to lean back to compensate – so I was pitched forward into the air but managed to keep my right arm up as I hit the ground and so saved the camera. For the following fortnight I stayed in various nomad camps, recording whatever would make an interesting sequence, occasionally returning to Édiar by car for the luxury of unlimited well water to wash with and drink. There was another camel journey, rather less comfortable than the first, problems

with the car, thunderstorms at night, heat, sand, tedium, a lot of milk and yoghurt, pasta, rice and butter, some boiled and roasted lamb, mutton and wild birds, visits to relatives and nights under the stars. The skin on my face erupted, and I learned how to wear a Tuareg-style turban, but I didn't learn any Tamashek. One night, when a lot of the 'brothers' and 'cousins' were in camp, I was awoken by their singing. There was no light to film by, so I just recorded the sound, which is what plays over the end titles of the documentary. When the time came to return, we spent a morning digging the sandy soil round the well at Édiar to prevent the filthy puddles that formed in the hollows caused by the animals standing round to drink. It took us three days to get back to Bamako. The rains had increased, and between Bassikounou and the earth road to Niono we had to dig the car out of deep mud twice.

Personnages dans le film

Vieux interviewé au début et au fin
du film

Homme qui travaille à la poulie du puits

Homme qui conduit le taureau au puits

Instituteur à retraite interviewé

Femme qui charge des chameaux

Homme qui dépèce l'agneau

Homme qui change la roue de voiture et coupe
la viande

Nomade interviewé sous tente

Garçon qui porte le fût de métal

Homme qui tisse la ficelle

Femme qui travaille avec Fadimata

Directeur d'Oxfam interviewé

Homme qui sert du lait à Mohamed Ali et Mattahel

Garçons qui aident à préparer l'oiseau

Vétérinaire traditionnel

Homme qui descende le puits

Aussi passants

Ibrahim

Oumar

Bilal

Mattahel Ag Mohamed (ou Doli)

Fadimata (ou Doudou)

Moctar

Jamal Abdel Nasser Ag Mattahel

Haratine

Haddulaye

Mahmoud

Khadijatou

Mohamed Ali Ag Mattahel

Almahadi

Baba Ag Mohamed Ali et Hassani

Sidi Mohamed

Sidi

Sidi Mohamed, Yazid

Credits

Produit, réalisé, photographié and monté par Julian Richards

Traductions : **Mohamed Ali Ag Mattahel, Aboubacrine Ag Rhissa, Stéphane Mayoux et Ousmane Ag Sadidi.**

Conseil de bon ton : **Dan Jones**

Info de production

Titre : Parmi les nomades (version français) / With the Nomads (version anglais)

Durée : 120 minutes

Langues parlée dans le film : français, anglais, tamacheq, hassaniya

Langue des sous-titres : français ou anglais selon version

Endroits de tournage : Édiar, Tiwarwarène, Iwalen and Hajyar, dans la commune of Ras El Ma, Mali du nord

Dates de tournage : 8–18 août, 2004

An d'achèvement de la version actuelle : 2007

Première mondiale : 11 mai 2006, Ritzy Cinema, Brixton, Londres, dans le festival Mosaïques du Institut français, Londres.

Format de tournage : MiniDV PAL

Format de cadre : 4:3

Caméra : Sony DCR-TRV900E

Microphone : Sennheiser K6/ME66

Montage : Apple Final Cut Pro

Bio-Filmographie du réalisateur

Julian Richards est né à Liverpool, dans le nord-ouest de l'Angleterre, Royaume Uni, en 1967. Il a étudié la philosophie, et la littérature grecque antique et latine, à l'université. Après une carrière sportive de succès comme rameur, il s'est mis la photographie sérieusement en 1987. Depuis lors il a travaillé comme artiste, photojournalist et rédacteur. « Parmi les nomades » est son premier documentaire.

Photojournalism et actualités de télévision

Photographe indépendant pour Associated Press, BBC News Online, Agence France-Presse, European Pressphoto Agency, le magazine de la BBC « Focus on Africa » et le journal hollandais « NRC Handelsblad », en Côte d'Ivoire et au Mali, janvier à septembre 2004.

Caméraman indépendant pour Associated Press Television News et la BBC, au Niger et en Côte d'Ivoire, janvier et février 2004.

Expositions seules

« Early Starings », à The Photographers' Workshop, Oxford, février 1991.

« Monuments »/« Numina », à The Photographers' Workshop, Oxford, février 1993.

« London Beach », installation de video, à Lux Cinema, Londres, novembre à décembre 2000.

«Udha Pa Mbarim/Road Without End»: photographies documentaires du artiste albanais Genc Mulliqi, à Woolwich Town Hall, Londres, avril 2001.

Projets de collaboration

Auteur et d'artiste de vidéo d' «Océan»: un oeuvre œuvre dramatico-musical à multimédia, au cinéma de Minema, Londres, juin 1997.

Artiste de vidéo de «Calvino Project»: une collaboration expérimentale entre des artistes de vidéo et du théâtre, à BAC, Londres, octobre 2002.